

## CHAPITRE X

A quelques jours de là, alors que la nature tenait encore ses mystères cachés dans les voiles sombres d'une nuit sans étoiles, que sur terre et dans les airs tout dormait, des formes humaines se



glissaient furtivement le long des murailles de Haute-cœur. Ayant passé le pont-levis qui s'abaissa devant elles, elles prirent le chemin longeant la Loire. A les voir, on eût dit des fuyards, des voleurs, des gens à la conscience chargée : c'étaient Anne, Alain son fils, leur fidèle Ennoch et une suivante de la baronne. Ils fuyaient, en effet, mais devant une mensongère et infâme accusation et, attaqués dans leur honneur et dans leurs droits, ils allaient, la conscience haute, demander au duc de Bretagne de faire établir leur innocence par la justice. Anne ne parlait pas. Les émotions sans nombre qui l'avaient assaillie durant les jours précédents avaient brisé ses forces. Elle avait peine à suivre l'allure précipitée d'Alain. Son bras, passé sous celui de son fils, tremblait comme celui d'un vieillard.

Depuis la mort de Romoald, le cœur d'Anne, si bon, si compatissant, était en révolte. Les jugements diaboliques portés par les deux frères sur Alain le déchiraient dans ses sentiments les plus tendres, et, pour la première fois de sa vie, la veuve d'Achille voulait opposer la dénonciation et le châtement à la méchanceté. Godefroy et Jehan avaient osé traiter son fils de criminel, mais sa mère était là ! Elle allait prouver son innocence et dévoiler l'astuce, dût-il, cette fois, en rejaillir le déshonneur

sur la puissante maison, dont elle exaltait naguère les gloires à son fils.

Ennoch, dont le caractère franc, serviable, enjoué, s'était concilié l'amitié des serviteurs, avait été mis secrètement au courant du piège tendu par les barons pour y faire tomber son maître. Une occasion fortuite lui avait donné la première alerte. Il avait vu, le soir du crime, le baron Godefroy et Sigismond se parler à voix basse, tout en montant l'escalier de pierre menant au vaste vestibule sur lequel s'ouvrait la salle des repas. Leurs allures, leurs gestes lui semblèrent louches, et le nom d'Alain qui parvint à ses oreilles acheva d'exciter son attention. Curieux comme on l'est à son âge, et comme le sont la plupart des gens de sa profession, il résolut de surprendre la mystérieuse conversation. Il avisa un dressoir qui, dans l'ombre, lui offrait une cachette sans pareille. Le hasard le servit à souhait. A peine venait-il de s'y blottir, que le seigneur et le valet, dignes associés, vinrent auprès de ce meuble arrêter définitivement leurs projets. Le crime fut convenu pour le soir même, c'est-à-dire quelques instants plus tard. On sait ce que fit Ennoch pour empêcher la catastrophe.

Cette mort avait été diversement jugée dans les offices, où Sigismond gouvernait en maître. La plupart des serviteurs ne pouvaient admettre la culpabilité du jeune



baron, mais ils restaient silencieux sur cette affaire, craignant de s'attirer la colère de Sigismond. La peur qu'inspirait cet être leur fermait la bouche. L'inimitié profonde qu'il portait à Ennoch et qui se traduisait toujours par des bourrades, et souvent par des coups, achevait d'attirer à l'enfant toutes les sympathies. Mais, à cette époque, chez les gens dépourvus de bon sens ou d'éducation, la force, comme aujourd'hui, primait le droit, et les titres du frêle baron Alain, au lendemain de la mort de son oncle, étaient trop peu connus encore pour asseoir définitivement et d'une façon solide sa puissance sur Hauteceur.

Cependant Ennoch cherchait à découvrir les sinistres projets des barons; et, grâce à son habileté, il parvint à connaître la terrible machination. Il apprit heureusement en même temps qu'un désaccord s'étant élevé entre Godefroy et Jehan, il allait en résulter évidemment un retard dans l'exécution du projet. Godefroy voulait punir immédiatement Alain du crime dont il chargeait faussement sa conscience, par le poison ou l'assassinat, tandis que Jehan, fidèle à ses premières déclarations, ne demandait que l'exil ou la prison.

Mis au courant de ces complots, Ennoch résolut de les déjouer. Ayant, aussitôt après le fatal événement, cherché à dénoncer à tous les habitants du

manoir les seigneurs Godefroy et Jehan comme coupables de la mort de leur frère, et donné les preuves à l'appui de ses accusations, il dut songer à se calmer, en raison des maux qu'il aurait pu attirer sur son jeune maître. Peut-être eût-il pu essayer de s'assurer le concours d'hommes énergiques, capables de le seconder dans une lutte où il devait soutenir Alain; mais avec la nature despotique, les manœuvres habiles du traître Sigismond, cette tactique pouvait échouer, et la situation était trop grave pour tenter une aventure sans espoir de succès. Ne voulant pas perdre plus de temps à la réflexion, il alla confesser à la baronne ce qu'il avait appris touchant les dangers que courait son fils, et, après avoir tout pesé, il fut convenu que le lendemain, à l'aube naissante, ils quitteraient Hauteceur et iraient implorer l'appui du duc de Bretagne. La nature ardente, belliqueuse du fils d'Achille, son inexpérience des bassesses auxquelles peut descendre une âme vicieuse, se faisaient encore illusion. Le jeune homme espérait pouvoir témoigner de son innocence par l'évidence des faits, ou par la lutte, au besoin; mais, respectueux et soumis à l'égard des observations de sa malheureuse mère, qui, disait-elle, allait succomber s'il n'acceptait la seule voie qui désormais lui paraissait praticable, il se résigna et organisa lui-même le départ pour Nantes. Il



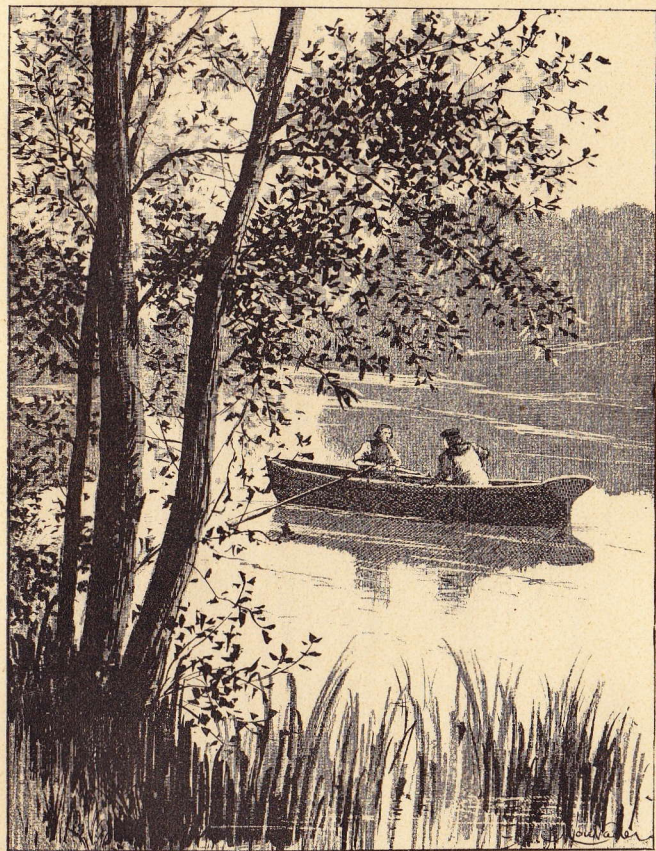
fut convenu que sa mère l'accompagnerait jusque-là, ne pouvant rester seule sous le toit ennemi avec l'inquiétude au cœur, et voulant donner à son fils dans ses démarches le secours de sa tendresse maternelle.

Voilà pourquoi nous les voyons à pareille heure sur les chemins. Ils marchent et pressent le pas, se dirigeant en toute hâte vers une faible lumière qui, depuis quelques instants, brille à travers les arbrisseaux qui séparent le fleuve de la forêt.

Ils arrivent enfin. Berthe, la fille de Kerlandec, est là, fidèle à un rendez-vous donné; elle serre entre ses mains la corde qui retient une barque à la rive.

Les fuyards l'ont bientôt rejointe. Berthe se précipite aux genoux de la baronne et les lui baise avec respect. La vue de cette femme, de cette mère malheureuse, naguère dans les souterrains de Hautecœur, ravive les souffrances d'Anne et lui donne une commotion terrible. Son sang se glace, elle ne peut plus faire glisser son pied sur le sable, et, jetant sur l'épaule d'Alain sa tête alourdie par de sombres pensées, elle pousse un soupir et s'évanouit.

Dès lors il ne faut plus songer à la voir entreprendre ce voyage de Nantes. Traverser la Loire, dans semblable disposition, semble impossible aux témoins de sa faiblesse. Aussi, lorsqu'elle a repris connaissance, la



ELLE VOIT S'ÉLOIGNER LA BARQUE. (P. 173.)



décident-ils à ne pas aventurer ses forces davantage. Après bien des supplications de la part d'Alain, bien des hésitations de la sienne, la baronne accepte l'hospitalité dans la chaumière de Kerlandec pour le temps que durera l'absence de son fils. Port-Cé est trop loin de Haute-cœur et de Nantes.

L'heure s'avance, il fallait agir.

Peu après, assise sur le sable, livrée aux soins de sa suivante et de Berthe, la baronne Achille voit s'éloigner la barque emportant son fils. Ses vœux, sa bénédiction sont avec lui. L'œil maternel scrute longtemps l'horizon où s'enfonce l'esquif. Puis, lorsqu'elle le croit abordé au rivage voisin, mettant la main sur son cœur, elle cherche à en maintenir les battements, et dans une prière mentale confie à Dieu le fils qu'il lui a donné pour son bonheur, et que dans sa justice, il ne voudra pas livrer aux mains des méchants.

Elle s'est levée. Guidée par Berthe, elle s'enfonce dans la forêt. Impressionnée comme elle l'est, les noires branches des arbres lui paraissent des fantômes. Elle les voit lui ouvrant leurs bras, ou les allongeant en tous sens au-dessus de sa tête; le craquement de quelques brins de bois sous ses pas la fait frissonner, et le cri d'alarme, jeté à la nichée par un oiseau réveillé dans son sommeil, lui semble un mauvais présage.



Elle ne jouit pas du religieux silence des deux femmes qui l'accompagnent, ses esprits s'effrayent du moindre bruit. Elle croit même en entendre quand tout est calme sur la terre et sur l'eau. Ainsi tout à coup, arrêtant sa



marche et faisant signe à ses suivantes de l'imiter :

« N'entendez-vous pas, leur dit-elle, comme un bruit de rames battant l'eau avec mesure ? »

Et retenant leur haleine, toutes trois prêtent une attention soutenue. Mais Anne seule continue d'ouïr le bruit qui a frappé ses oreilles.

« Quoi! je suis donc seule à entendre ces coups d'aviron? Serait-ce un avertissement fâcheux?... Oh!... écoutez... écoutez... ce n'est pas la barque d'Alain... écoutez, comme les coups se multiplient... ils me font mal, je les sens... »

Malgré tous leurs efforts, Berthe et la suivante ne peuvent parvenir à calmer dame Anne. Elle reprend sa route, plus pénétrée encore de ses malheurs.

Les deux veuves marchent presque côte à côte, Berthe réglant son pas sur celui de la baronne.

Enfin, elles arrivent au terme de leur course. La fille du marin met tout en œuvre pour assurer autant que possible, sous son toit, le repos si nécessaire à la haute dame qu'elle reçoit. Quant au vieux Kerlandec, que l'absence de Berthe tenait éveillé, entendant sa fille faire les honneurs à la baronne, il s'écrie :

« Et je ne verrai pas cela!... Oh! mes yeux!... mes yeux!... Puissante dame de Hauteceœur ici... chez nous... recevant l'hospitalité du plus humble de ses serviteurs!... Et cela, tout cela encore, arrivé de par le seigneur Romoald... Sa mort serait donc aussi funeste aux honnêtes gens que sa vie?... Ah! noble dame!... quelle dérision que mon pardon donné!... »

Cette imprécation fit revenir la baronne à ses véritables sentiments.

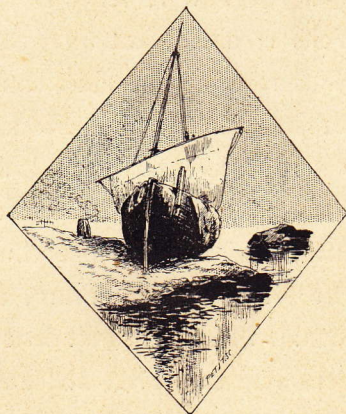


« Non, Kerlandec, ce n'est point une dérision que votre pardon. Il aidera mon fils à sortir victorieux de la lutte engagée contre son honneur.

— Ce n'est qu'à cette condition que je ne retire pas le serment que je vous en ai fait, » répondit encore le vieillard.

Anne passa le reste de la nuit en prières. Même au milieu de ses oraisons, sous l'empire de la fièvre, elle disait :

« Écoutez ce bruit de rames!... Il me fait mal... Dieu, sauve mon fils!... »







MADAME  
L. DE BELLAIGUE

LA VENGEANCE  
D'UN  
HAUTECŒUR

A. PICARD  
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE  
BLEUE ILLUSTRÉE



LA VENGEANCE  
D'UN HAUTECŒUR

ALOÏDE PICARD  
ÉDITEUR



BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

---

LA VENGEANCE  
D'UN HAUTECŒUR


PAR

M<sup>me</sup> L. DE BELLAIGUE, née DE BEAUCHESNE

---

*ILLUSTRATIONS DE MONTADER*

---



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7

À

MONSIEUR ET MADAME BIARNÈS

LOUISE DE B.